LE POÈTE

OU

LES DROITS DE L'AUTEUR,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR M. A. BARRIÈRE.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon (second Théâtre-Français), le 15 octobre 1842.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
DUVAL, inconnu.	MM. DEROSELLE.
VALROSE, directeur du grand théâtre de Lyon.	BOILEAU.
ERNEST DE SELMAR, amant de Sophie.	BARON.
BORÉE, souffleur.	BERT.
GERTRUDE, gouvernante de Sophie.	Mme WEISS.
SOPHIE, jeune orpheline.	Mlle BROUX.

La scène se passe à Lyon, chez Valrose.

NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre. Le premier inscrit tient la gauche du spectateur et ainsi de suite. Les changemens qui ont lieu dans le courant des scènes sont indiqués au bas des pages. Toutes les indications sont prises de la salle.

Le théâtre représente un jardin. A gauche, second plan, la maison de Valrose; à droite, premier plan, un pavillon. Au fond, un mur garni de treillage avec une grille au milieu qui laisse voir un autre mur parallèle. Des chaises de jardin; de chaque côté, quelques arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, GERTRUDE, *sortant du pavillon, dont elles referment la porte avec précaution.*

SOPHIE.

Chut! plus bas!... doucement!... prenons garde, ma bonne!
Fermez sans bruit la porte, et tâchons que personne
Ne trouble son repos!

GERTRUDE.

A mes soins fiez-vous.
Le cher homme! depuis trois jours qu'il est chez nous,
A peine est-il remis du pénible voyage
Qu'il vient de faire là!... Comment diable, à son âge,
Un malheureux acteur, aussi, s'avise-t-il
De quitter son pays, pour aller au Brésil
Jouer la comédie!.... Est-ce de la prudence!
A quoi nous servent donc l'âge et l'expérience!
Trompé dans son espoir, l'aventureux vieillard
Manquant de tout là-bas, reconnut un peu tard
A quoi peut exposer une folle espérance!
Il fallut revenir, et de retour en France,
Sans argent, sans amis, le pauvre diable enfin,
De Marseille à Lyon fit à pied le chemin.
En arrivant, du moins, il nous tint ce langage;
Et si l'on peut juger les gens sur leur visage,
Celui-là ne doit pas être un menteur.

Digitized by Google

SOPHIE.

Oh! non!
Je n'ai vu de ma vie un vieillard aussi bon,
Si respectable!... et puis, ce portrait de ma mère
Dont il m'a fait présent; cette image si chère,
Qui fut de ma famille un gage d'amitié,
Prouve bien qu'avec elle il fut vraiment lié;
Car c'est, vous le savez, en entrant dans la ville,
A ce titre qu'il vint nous demander asile.
Que son malheur me touche! Oh! ma bonne! combien
Il est cruel parfois, de ne posséder rien!
Des plaisirs tant vantés que donne l'opulence,
Un seul me fait envie, et c'est la bienfaisance!
C'en doit être un si doux, si vif, pour de bons cœurs,
De réparer des maux et d'essuyer des pleurs!
Ah! voir souffrir quelqu'un est une peine extrême!
Quand on n'y peut rien faire, et qu'on souffre soi-même!
Et de la pauvreté le poids est bien affreux,
Lorsque sur son chemin on trouve un malheureux!

GERTRUDE.

Oui, c'est là le tourment de vos jours, de vos veilles!
Mais je n'ai pas besoin de rencontres pareilles,
Moi, pour savoir à quoi m'en tenir là-dessus!

SOPHIE.

Bonne Gertrude! allons, ne vous désolez plus!
Toujours vous déplorez ma triste destinée!
Mais le ciel ne m'a pas encore abandonnée!
Confiée à vos soins depuis plus de six ans,
Pour moi n'avez-vous pas travaillé bien long-temps?
Pour que tout se compense et que nous soyons quittes
Je travaille pour vous à mon tour... eh bien! dites,
Tout cela n'est-il pas naturel?

GERTRUDE.

Oui vraiment!
Je sais fort bien que c'est là votre sentiment!
Vous avez si bon cœur! mais pour moi je vous jure
Que c'est tout différent et que l'épreuve est dure!
Oui, je ronge mon frein et j'enrage! en songeant
Que votre père était un gros négociant,
Et votre aïeul enfin, j'ai honte de le dire,
Un poëte fameux que tout le monde admire!
Si j'accuse le sort est-ce donc sans raison,
Quand je vois une enfant qui porte un si beau nom,
Réduite à travailler comme une mercenaire,
Pour gagner chaque jour un modique salaire,
Un vil morceau de pain, dont pour moi sa pitié
Bon gré malgré me force à manger la moitié!

SOPHIE.

Ah! Gertrude! c'est mal!...

GERTRUDE.

Eh! puis-je être contente,
Moi, de votre maison ancienne gouvernante,
Qui de votre bon père ai reçu les bienfaits,
Et fus au nombre, alors, des heureux qu'il a faits,
Jusqu'au funeste jour où cette catastrophe
Engloutit tout son bien!... les gens de son étoffe
Sont rares maintenant!... En huit jours emporté
Par un mal que jadis on nommait probité,
Il nous fit d'un bilan une histoire tragique!
Comme un autre il pouvait s'en aller en Belgique:
Pour un plus long voyage il aima mieux partir!...
Votre mère avec lui se voyant tout ravir,
Le suivit promptement, vous laissant la misère
Et l'honneur pour seul lot. Quant à votre grand-père
Qui de gloire avant tout visait à s'enrichir,
Il a laissé des biens qui ne peuvent périr,
Dieu merci! car ce sont de belles comédies,
Qui vieilles de vingt ans sont encore applaudies,
Et des drames touchans, en vers brillans et purs, (durs!)
Qui font verser des pleurs même aux cœurs les plus
Ces pleurs qu'ils font couler pourraient sécher les nôtres!
Mais par malheur pour vous ainsi que pour bien d'au-
(tres,)
Les œuvres d'un auteur, dix ans après sa mort,
Quel qu'en soit le succès ne sont d'aucun rapport
Pour sa famille; alors, le Code les déclare
Propriété publique, et qui veut s'en empare!
Or, voilà dix-huit ans passés qu'à ses travaux
Jeune encore enlevé soudain!... Mais à propos,
Ma pauvre enfant; c'est donc ce soir que sur la scène
Vous allez vous risquer enfin!

SOPHIE.

Moi, comédienne!
Ah! je n'y peux songer sans éprouver en moi
Je ne sais quel malaise et quel secret effroi!
Pourtant, le directeur avec bonté m'écoute,
M'encourage, et touché de nos malheurs, sans doute,
A dissiper ma crainte il met tout son pouvoir,
Et d'un brillant succès il me donne l'espoir!

GERTRUDE.

Je pense comme lui; d'ailleurs, la circonstance
Est heureuse pour vous; c'est le jour de naissance
De votre aïeul; la pièce est faite en son honneur;
Croyez-moi, tout cela vous portera bonheur.

SOPHIE.

Ma faiblesse est un tort qu'en vain je me reproche,
Je ne puis m'en défendre, et plus l'instant approche,
Plus de ce mal affreux mon cœur est tourmenté!
Ah! devant le public, ce juge redouté,
Bientôt je paraîtrai, victime résignée,
Et d'avance par lui je me vois condamnée!

GERTRUDE.

Le public! le public! mon Dieu! dans tous les cas,
Ce public si méchant ne vous mangera pas!
De même qu'au palais je conviens qu'au parterre,
Puisqu'on rend la justice il faut qu'on soit sévère;
Mais, bien que de ses droits tout juge soit jaloux,
Pour celle qui devant le sien, ainsi que vous
De grâce et de fraîcheur paraît accompagnée,
Allez, allez, la cause est à moitié gagnée!
Mais notre hôte, d'ailleurs, n'est-il pas comédien!
De réussir il peut vous montrer le moyen;
Vous former, vous guider par son expérience;
Qui sait si ce n'est pas, exprès, la providence
Qui nous l'envoie!

Digitized by Google

SOPHIE.

Oh! oui, ma bonne, je le sens!
Mais c'est parce qu'il fut l'ami de mes parens,
Que son affection, surtout, m'est précieuse;
Oui, déjà, je me trouve un peu moins malheureuse
Depuis que ce vieillard chez nous est arrivé;
C'est comme un père, enfin, qu'en lui j'ai retrouvé!

GERTRUDE.

Mais qui peut ce matin vous avoir fait remettre
Mille francs en billets placés dans une lettre
Sans signature? Eh! mais, serait-ce par hasard
Monsieur Ernest?

SOPHIE.

Comment! lui monsieur de Selmar!
Il se serait permis... c'est impossible!

GERTRUDE.

Dame!
Il faut bien que ce soit quelqu'un! et sur mon âme,
Ce n'est pas à coup sûr notre hôte!...
(*Apercevant Duval qui entre*)
Eh! le voilà!
Quand on parle des gens on est sûr...

SCÈNE II.

LES MÊMES, DUVAL *sortant du pavillon.* *

DUVAL.

Quoi! déjà
Votre hospitalité généreuse, empressée,
Au pauvre pélerin donnait une pensée!...

SOPHIE.

Pourquoi donc vous lever sitôt, Monsieur Duval?

DUVAL.

Un vieillard par instinct, est toujours matinal;
La nature, inquiète à chaque instant qui passe,
En l'éveillant plus tôt double ses jours de grâce!
(*à Sophie*)
Mais à quel noir chagrin est livré votre cœur,
Mon enfant? quoi, toujours cet air triste et rêveur!
On peut tout espérer quand on est à votre âge!
Et, comme une vapeur, comme un léger nuage
Passe sans l'obscurcir sur un ciel de printemps,
Le souci doit passer sur un front de seize ans!

GERTRUDE.

Ah! dame! chacun a ses peines dans la vie!
Des nôtres vous savez une bonne partie,
Mais nous avons encor bien des petits secrets...
(*à Sophie qui lui fait signe de se taire*)
Voyons, n'allez-vous prendre vos airs discrets!
Il ne faut pas rougir pour ça, Mademoiselle,
Et me faire des yeux pour un excès de zèle!
A quoi bon se cacher, je vous prie, est-ce un mal
A votre âge... écoutez, mon cher Monsieur Duval...
Il s'agit d'un époux, d'un parti magnifique!

* Sophie, Duval, Gertrude.

DUVAL.

Ah! ah!...

GERTRUDE.

Monsieur Ernest, un voisin, fils unique
Du comte de Selmar; un jeune homme charmant!...

DUVAL.

Monsieur de Selmar!

GERTRUDE.

Oui!

SOPHIE.

Gertrude!

GERTRUDE, *continuant.*

Tout autant!

SOPHIE.

Ma bonne! par pitié!

GERTRUDE, (*même jeu*).

Presque sans nous connaître,
Nos beaux yeux, notre nom... et nos malheurs, peut-(être,)
Ont si bien subjugué son esprit et son cœur,
Qu'il raffole de nous! Bref, dans sa vive ardeur,
D'être à nous pour jamais il a fait la promesse,
Et d'un juste retour nous payons sa tendresse.

SOPHIE.

Ah! mon Dieu! j'oubliais, ma bonne, que je doi...
De vous quitter si tôt, Monsieur, excusez-moi!
Je vais étudier...

DUVAL.

Allez, ma jeune amie;
Pour moi ne vous gênez nullement, je vous prie.
(*Duval reconduit Sophie qui rentre dans le pavillon.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, EXCEPTÉ SOPHIE.

DUVAL, *pensif, revenant.* *

Monsieur de Selmar!

GERTRUDE.

Oh! de lui ne craignez rien!

DUVAL.

Pourtant...

GERTRUDE.

Notre amoureux n'est pas, croyez-le bien,
Un de ces grands seigneurs, tout fiers de leur lignage,
Comme certains oiseaux le sont de leur plumage!
Un de ces freluquets, glorieux sans raison,
De qui tout le mérite est peint sur leur blason!
C'est un homme de bien, qui raisonne, qui pense,
Et noble par le cœur comme par la naissance;
Qui croit que d'un beau nom le lustre est mensonger,
Et qu'avoir du talent ce n'est pas déroger!...

* Gertrude, Duval.

Digitized by Google

Il est poète... auteur... nuit et jour il compose!...
En vain à ce penchant sa famille s'oppose,
Il a fait en secret des pièces, qu'avant peu,
Au grand théâtre on doit jouer... s'il plaît à Dieu!..,
Puis, un poëme aussi, digne au moins de Voltaire,
Auquel il ne manquait, dit-on, rien... qu'un libraire!
Par malheur ceux qui font les élus à leur gré,
Par qui le talent brille, ou bien meurt ignoré,
Sans entrailles, souvent, pour une muse étique,
Sont gens, par-dessus tout, forts sur l'arithmétique!
Libraires, directeurs, aux vivants importuns,
Partout, en fait d'auteurs, préfèrent les défunts,
Qui ne demandent rien pour leur pièce ou leur livre,
Attendu qu'ils n'ont plus besoin de ça pour vivre!..
Ne vous étonnez pas des choses que je dis;
J'en parle savamment, car j'ai servi jadis
Chez un auteur... Monsieur... attendez donc... un (homme)
D'un talent distingué... très-célèbre... on le nomme...
J'ai vraiment oublié son nom... c'est étonnant!

DUVAL (*à part*).

Et le public en a peut-être fait autant.

GERTRUDE.

Un auteur très-modeste et comme on n'en voit guère;
Qui disait qu'autrefois certain monsieur Molière
Consultait sa servante avec raison... et lui,
Pour l'imiter en tout me consultait aussi;
Il était satisfait s'il me voyait contente;
Oh! c'était, je vous jure, une chose amusante
Que ses pièces! Je crois qu'il appelait cela...
Mon Dieu! comment donc? des méli... mélo... méla...
Je ne sais... mais c'était fort beau! la providence
Alors, faisait toujours triompher l'innocence!
Tandis qu'à présent c'est le contraire!

DUVAL.

J'entends.
Mais ce genre nouveau lui-même a fait son temps;
Hélas! un nouveau monstre en a fait sa pâture!
Tout se perfectionne, hormis notre nature,
Qui profite bien peu de nos inventions,
Et gardera toujours ses imperfections!
Molière, à mon avis, avait une méthode,
Assez bonne pourtant, mais qui n'est plus de mode;
Notre époque est fertile en merveilleux secrets;
Tout marche et sous nos yeux fait d'étranges progrès;
On dédaigne aujourd'hui ce qu'on vantait naguères;
Il n'est plus de salut dans les sentiers vulgaires;
Le plus faible avorton se hausse et se fait grand!
Je ne sais où pourra s'arrêter ce torrent,
Et contre lui bientôt nul n'aura de refuge...
S'il ne survient à temps quelque nouveau déluge!

GERTRUDE.

Nous préserve le ciel d'un secours si fatal!
Le remède, vraiment serait pis que le mal!
Mais reprenons un peu ce qui nous intéresse,
Et sachez tout enfin : pour ma jeune maîtresse
Ce bon monsieur Ernest, sans feinte, a, l'autre jour,
A ses nobles parens confié son amour;
Là-dessus grand scandale et longs débats! son père,
Même, l'a menacé de toute sa colère,
S'il osait persister, jurant qu'un pareil nœud,
Quoi qu'on fasse, jamais n'obtiendrait son aveu.
Si vous aviez pu voir comme après cette scène,
Il était abattu! pâle!.. ah! j'en suis certaine,
Il vous eût fait pitié!... Malgré son désespoir,
J'eus la force pourtant de lui faire savoir
Que sur nous désormais ne voulant pas qu'on glose,
Notre porte pour lui prudemment serait close;
Dame! il le fallait bien : le monde est si méchant!...

DUVAL.

Sans doute; et vous avez agi très sagement.

GERTRUDE.

C'est ce pauvre jeune homme, à l'air triste et malade,
Si distingué, si bien, et qu'à la promenade
Nous avons rencontré par hasard l'autre soir;
Avec nous il parut étonné de vous voir,
Me fit des questions; moi, pour le satisfaire,
Sur vous j'ai cru pouvoir m'expliquer sans mystère...
(*Soupirant*)
Voilà juste trois jours qu'il n'est venu... déjà!
Hélas! et c'est aussi depuis ce moment-là,
Que perdant tout espoir d'être à celui qu'elle aime,
Cette chère Sophie, en sa douleur extrême,
Avec le directeur, devenu fort pressant,
De débuter ce soir a pris l'engagement;
Pour lui donner ses soins, alors, monsieur Valrose
Ravi d'un tel marché, qu'il croit bon, je suppose,
Nous offrit ce réduit, de la ville écarté,
Et qui dépend encor de sa propriété ..
(*On aperçoit en dehors de la grille un homme qui pose l'affiche du spectacle sur le mur extérieur*).
Du spectacle voilà qu'on vient poser l'affiche...
De tels honneurs, pour nous, notre homme n'est pas (chiche!
Et chaque jour ainsi le nom du grand auteur,
Mis en beau caractère, (*indiquant une coudée*)
et de cette hauteur,
Brille là, sur ces murs, tout près de cette grille,
Et de l'asile même où sa petite fille
Supporte sa misère et tristement languit,
Sans se plaindre de ceux que ce nom enrichit!...

DUVAL.

Faut-il que devant lui l'infortune s'incline!
Et ne fait-il donc rien pour la pauvre orpheline,
Celui qui de son bien s'empare sans pudeur?

GERTRUDE.

Il nous donne parfois des billets de faveur.

DUVAL.

Fort bien! et de la sorte avec elle il s'acquitte!
C'est agir noblement, et je l'en félicite!

GERTRUDE, *allant près de la grille.*

Lisons vite l'affiche! il me tarde... pardon!...
(*Lisant l'affiche*).
« L'ORPHELINE, à-propos en un acte et en vers. »
(*S'interrompant*)
C'est de monsieur Ernest!

Digitized by Google

(*Continuant*).

« Mademoiselle Sophie, petite-fille de feu Gran-» ville, débutera dans cet ouvrage par le rôle... »

(*S'interrompant, à Duval*)

Avec ça, voyez donc!
De son aïeul encor deux pièces que l'on donne!
J'en réponds, la recette aujourdhui sera bonne!

DUVAL (*à part*).

O gloire! de tes dons qui ne serait jaloux!
Tu les fais payer cher! mais aussi qu'ils sont doux!

GERTRUDE.

Au théâtre on va voir bientôt toute la ville
En foule se presser!

DUVAL.

Ah! trop heureux Granville!

GERTRUDE.

Qu'avez-vous?

DUVAL.

De bonheur je me sens défaillir!

GERTRUDE.

Des larmes dans vos yeux!

DUVAL.

Des larmes de plaisir!
Oui d'un ancien ami le triomphe m'enflamme
Et de joie et d'orgueil!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BORÉE. (*Le tic de ce personnage est de souffler en marchant et après chacun de ses couplets* *)

BORÉE.

Votre serviteur, dame
Gertrude! comment va?

(*à Duval*)

Monsieur, j'ai bien l'honneur...

(*à Gertrude*)

Ah! ça, notre amoureuse a-t-elle toujours peur?
Hier, la pauvre enfant était peu rassurée!

DUVAL.

Monsieur et acteur?

BORÉE.

Non... je me nomme Borée,
Et suis souffleur... souffleur du grand théâtre!...mais
Sans doute il ne tiendrait qu'à moi, si je voulais
Courtiser à mon tour Thalie ou Melpomène,
De sortir de mon trou pour sauter sur la scène;
On vit un philosophe habiter un tonneau:
Moi, mon gîte me plaît et je le trouve beau!
N'en pas chercher un autre est peut-être sottise;
Souris qui n'a qu'un trou, dit-on, est bientôt prise;
Depuis vingt ans je souffle, et vous entendez bien
Que je suis, entre nous, aux trois quarts comédien;
Quand je dis aux trois quarts, je crois être modeste;
Je conviens que souffler n'est pas jouer... Au reste,
Je tiens à mon état, j'ai peu d'ambition,
Et souffle, voyez-vous, par goût, par passion!

* Gertrude, Borée, Duval.

On prétend qu'en souffleurs ma race fut féconde;
Enfin, c'est en soufflant, qu'un soir je vins au monde!

DUVAL.

Heureux qui, comme vous, est content de son sort!

BORÉE.

De me plaindre du mien, ma foi, j'aurais grand tort!
Et quand je soufflerais par jour cent fois pour une,
N'est-ce pas après tout suivre la loi commune?
Nos modernes Vatels à souffler leurs fourneaux
S'essoufflent chaque jour, pour nous servir bien chauds
Des mets dignes des dieux, que de l'œil on dévore,
Et qu'avant d'y toucher il faut qu'on souffle encore!
La foule est en extase! elle écoute et se tait,
Quand Dufrêne, à Paris, souffle dans son cornet!
L'autre soir, Luc revient vers sa moitié fidèle,
Qui ne l'attendait pas... On souffle la chandelle,
Et tandis que l'amant s'esquive en tapinois,
L'époux qui se morfond, souffle en bas dans ses doigts.
Sur nos gazons fleuris, pour l'amant qui soupire,
S'épanouit la rose au souffle du zéphire,
Pendant que le marin, faible jouet des vents,
Sur les mers est en butte au souffle des autans,
Qui brise les vaisseaux, dans sa rage inhumaine!...
Et quelquefois au port plus lestement les mène!
Lassé de ne rien faire, Armand, ce bon garçon,
Qui de Paul est l'ami, lui souffle sans façon
Sa place, en lui serrant la main, suivant l'usage;
Paul lui souffle sa femme!... et tel grand personnage
Deviendra bien petit, dès que pour monseigneur
Cessera de souffler le vent de la faveur!
Plus d'un ambitieux bâtit, dans son délire,
Des châteaux, des palais, qu'un souffle vient détruire!
Et qu'arriverait-il, si de maint orateur
Derrière la coulisse on voyait le souffleur!
On s'agite, on se bat, souvent pour des chimères,
Et les souffleurs sont là; l'un souffle les lumières,
L'autre souffle le feu!...confondant le savoir
Des plus profonds esprits, quel merveilleux pouvoir
De rien forma pour nous ces campagnes riantes,
Ces bosquets, ces parfums, ces femmes enivrantes,
Ce ciel, ces fleurs, ces eaux, tout ce monde enchanteur?
Ce fut du Tout-Puissant le souffle créateur!...
A de plus hauts emplois voulez-vous que j'aspire,
Quand souffler est le lot de tout ce qui respire!
Puisque tout ici bas souffle, bon gré, malgré,
Tant que j'aurai le souffle, eh! moi, je soufflerai!

DUVAL.

C'est assez fatigant...

BORÉE.

Nullement, je vous jure;
L'habitude pour nous est une autre nature;
Je mène doucement ma barque, sans effort;
A moi qui se confie est sûr d'aller au port:
Je suis homme à souffler, sans que cela me gêne,
Vingt-quatre heures de suite... et sans reprendre ha-
(leine.)

DUVAL.

Vous êtes pour la France un homme précieux;
Un souffleur tel que vous est un présent des dieux!

Digitized by Google

SCÈNE V.

GERTRUDE, ERNEST, BORÉE, DUVAL.

BORÉE.

Mais voilà notre jeune et timide poète!...
Mon dieu! quelle figure ennuyée, inquiète!
Allons, Monsieur, allons, déridez-vous un peu!
C'est ce soir seulement qu'on vous joue, et morbleu!
D'avance la frayeur à ce point vous domine,
Que d'un auteur tombé, vrai, vous avez la mine.
De pareils sentimens chez nous n'ont point d'écho,
Et ces manières-là sont un peu... rococo!
En voulant de la sorte entrer dans la carrière,
De cinquante ans au moins vous êtes en arrière!
C'était bon autrefois... A l'instant décisif,
Un auteur, comme vous, était pâle, craintif
Et toujours du parterre attendait le suffrage
Pour montrer de l'orgueil .. On a changé l'usage;
Du public maintenant on craint peu les arrêts,
Et d'avance on est fier!... on est modeste... après.

ERNEST.

Cessons de plaisanter, Monsieur, de cette affaire
L'issue en ce moment ne m'inquiète guère,
Et j'ai, sachez-le bien, des intérêts plus chers,
Que le soin de ma gloire et le sort de mes vers.

BORÉE.

Je comprends.,. des soucis... des embarras. . en somme,
Une affaire de cœur...ou bien... allons, jeune homme,
Confiez-nous cela.

ERNEST, *à Gertrude.*

D'un objet important
Je voudrais, sans témoin, vous parler un instant.

GERTRUDE.

Sans témoin?

ERNEST.

Sans témoin.

DUVAL.

Alors, je me retire...

ERNEST.

Restez... vous n'êtes pas de trop.

BORÉE.

C'est donc à dire,
Que c'est moi seulement... Eh! que ne parliez-vous!
Faut-il tant de façons entre amis... entre nous!
(*à part*)
C'est un gai passe-temps qu'il me souffle peut-être,
Lorsque pour lui ce soir je vais souffler! le traître!
(*Il sort*).

SCÈNE VI.

GERTRUDE, ERNEST, DUVAL.

GERTRUDE.

Eh bien! Monsieur, parlez!

ERNEST.

Ce que j'avais prévu
S'est accompli!... pour moi, tout espoir est perdu!
Peut-être, avec le temps, mes efforts, ma constance,
De mon père auraient pu vaincre la résistance;
Le seul tort de Sophie était sa pauvreté;
Mais de l'ambition et de la vanité,
L'état qu'elle a choisi va devenir complice!
Aux yeux de mes parens ce n'est plus qu'une actrice,
Et contre mon amour, leur orgueil outragé,
Est armé maintenant d'un double préjugé!..
Vous que pour son bonheur un si beau zèle anime,
Ah! retenez ses pas sur le bord de l'abîme!
Et mon père dût-il maudire notre amour,
De mes soins assidus pour le fléchir un jour,
Rien ne fatiguera l'ardeur opiniâtre ..!
Qu'elle entende mes vœux et renonce au théâtre!
Je l'en arracherai, s'il le faut, à prix d'or!
Sauvez-la! sauvez-nous! il en est temps encor!

GERTRUDE.

Je comprends votre peine et mon cœur la partage;
Mais à quoi bon parler d'amour, de mariage!
Votre père jamais n'y voudra consentir,
Et pour vous, croyez-moi, le mieux est d'obéir.
Quant à la pauvre enfant qui n'a plus sur la terre
Aucun bien, nul appui, que pouvait-elle faire!
Ce parti lui coûtait, long-temps elle a tardé!...
Aux vœux du directeur, enfin, elle a cédé.
Faites donc comme nous; armez-vous de courage;
Contre plus fort que soi lutter n'est jamais sage!
Et d'empirer le mal loin de vous faire un jeu,
Sachez vous résigner... Votre servante... adieu,
Monsieur Ernest!... Adieu!
(*à part, en soupirant*)
Ma foi, quoi qu'il advienne,
Rentrons... pauvre jeune homme! il me fait une peine!
(*Elle rentre dans le pavillon.*

SCÈNE VII.

ERNEST, DUVAL.

ERNEST.

Eh bien! vous l'entendez, Monsieur, et votre cœur
Compâtit, je le vois, à ma vive douleur!
Ce cœur est désormais à l'abri de l'orage!
Mais il vous en souvient, vous avez eu mon âge;
Au feu de mon regard votre œil s'est ranimé,
Car vous êtes sensible et vous avez aimé!...

DUVAL.

Jeune homme, oui, je vous plains; car je vous crois sincère;
Mais n'est-il plus d'espoir?

ERNEST.

Non; je connais mon père!
Sans être ému, deux fois il m'a fermé ses bras!
Mes pleurs, mon désespoir ne le fléchiront pas!

Digitized by Google

Mésallier son nom n'est pas ce qui le blesse :
Il prise l'opulence autant que la noblesse;
En vain par le génie un nom s'est illustré;
Il ne demande pas si tel homme est titré,
Ni ce qu'il a produit, ni comment il se nomme :
Si l'on n'a pas voiture on n'est pas un grand homme!...
« Un grand homme! dit-il; grand homme soit; eh bien!
» Ce grand homme à sa fille a dû laisser du bien!
» Sans doute le génie est un noble partage;
» Mais de ce beau génie, où donc est l'héritage? »
Voilà comme il défend l'injustice du sort,
Et son cruel système est plus injuste encor!
Au talent qui végète il refuse de croire;
Le talent doit briller! le temple de mémoire
Est un palais splendide et privilégié,
Où l'étiquette veut qu'on n'entre pas à pied!
En fait de gloire enfin, il n'en reconnaît qu'une,
Celle-là seulement qui donne la fortune;
L'autre à ses yeux n'est rien; pour lui son plus beau feu,
N'est qu'un vain météore, et l'or seul est son Dieu!

DUVAL.

A de fâcheux écarts votre âme s'abandonne!...
Ecoutez les conseils que la raison vous donne :
De votre père il faut respecter le pouvoir;
On doit à son bonheur préférer son devoir;
L'autorité d'un père est la plus légitime,
Et contre elle, Monsieur, la révolte est un crime!...
De Sophie évitant les regards désormais,
Dans son cœur, s'il se peut, laissez rentrer la paix,
Et n'entretenez pas par de vaines poursuites,
Un penchant qui n'aurait que de funestes suites;
Il faut, si vous l'aimez, la quitter sans retour,
Et même en l'oubliant lui prouver votre amour!
Lui-même noblement l'amour se sacrifie...

ERNEST.

Qu'exigez-vous de moi! cesser de voir Sophie!
Disposez de mon bien, disposez de mes jours!
Mais m'imposer la loi de la fuir pour toujours!
Au plus vulgaire amour ce serait faire outrage,
Et le mien, croyez-moi, n'aura pas ce courage!

DUVAL.

Eh! bien, sophie, alors, saura m'entendre mieux!
Elle en aura la force; il le faut : je le veux!

ERNEST.

Eh! Monsieur! de quel droit? est-elle votre fille!

DUVAL.

De vieux amis pour nous sont une autre famille...
D'un père qui n'est plus j'invoque ici les droits;
Aujourd'hui par ma bouche elle entendra sa voix!...
Mais je vous fais injure! et cette voix suprême,
Avec un saint respect vous l'entendrez vous-même!
Vous saurez obéir, jeune homme!... Allons, parlez;
Me le promettez-vous?

ERNEST.

Ainsi... vous le voulez!
Ce rigoureux devoir, ce cruel sacrifice,
Dût-il causer ma mort! il faut qu'il s'accomplisse!...
Soyez donc satisfait!... je quitterai ces lieux,
Et je vais à Sophie adresser mes adieux!
Vous permettez?...

(*Il fait un mouvement vers le pavillon.*)

DUVAL, *l'arrêtant.*

Pardon!... une telle entrevue
Aurait quelque danger et j'en craindrais l'issue...

ERNEST.

Comment! il faut partir et partir sans la voir!
Cet excès de rigueur ne peut se concevoir,
Monsieur, et pour le coup c'est une tyrannie!
Quoi! de ce triste adieu la faveur m'est ravie!...
Eh bien! en est-ce assez de ce dernier effort?
Voyons, dites, Monsieur! qu'exigez-vous encor?
Ainsi que de parler me défend-on d'écrire?
Quelques mots de ma main ne pourront-ils lui dire
Quel est en la quittant l'excès de ma douleur!
Que je laisse en ces lieux ma vie et mon bonheur!
Que c'est elle à jamais, elle seule que j'aime!...

DUVAL.

Soit... mais je remettrai votre billet moi-même.

ERNEST.

Est-ce tout?

DUVAL.

Oui, Monsieur.

ERNEST.

Il suffit; j'y consens;
Chez moi je cours l'écrire et dans quelques instans...
Je ferai mon devoir!

(*Il sort*).

SCÈNE VIII.

DUVAL, puis VALROSE.

DUVAL.

Le noble caractère!
Et l'on voudrait... non, non, par mes soins je l'espère...

VALROSE, *sortant de sa maison, et tenant un rouleau de papier*.*

Quel fâcheux contre-temps! le spectacle annoncé!...
Jamais un directeur fut-il embarrassé
Plus que moi!... Comment faire?

(*apercevant Duval*)

Eh! mais parbleu! j'y pense!...
Le moyen sur ma foi serait bon! et d'avance
Je rends grâce au hasard... oui, cet ancien acteur...

(*S'approchant de Duval d'un air respectueux.*)

Eh! c'est Monsieur Duval!... votre humble serviteur!

DUVAL, *saluant Valrose.*

Monsieur...

(*à part*)

A cet accueil, je ne m'attendais guère!...
Le cher patron n'est pas si poli d'ordinaire.

* Valrose, Duval.

Digitized by Google

VALROSE.

Sur ce qu'on dit de vous je vous aime déjà,
Et je suis enchanté de vous voir!... touchez là!

DUVAL.

Volontiers... Vous puis-je être utile en quelque chose?

VALROSE.

Peut-être... il s'agirait, Monsieur... je suis Valrose;
Mon nom vous est connu? Valrose! ancien chanteur,
Ici très-renommé... maintenant directeur
Du grand théâtre... Il faut d'abord que je vous dise
Qu'une pièce nouvelle est aujourd'hui promise,
Annoncée au public... un petit à-propos
En un acte et fort bien écrit... dont le héros
Est justement l'aïeul de la jeune Sophie...
Un poète célèbre et d'un rare génie!
Granville, enfin!... Depuis dix ans, ou peu s'en faut,
Ses ouvrages, qu'on trouve excellents, sans défaut,
A mon heureux théâtre ont attiré la foule,
En sorte qu'il prospère, et que sur l'or je roule!...
Je dois tout à Granville!... or, vous voyez mon but?
Nous autres directeurs, nous payons ce tribut
Aux auteurs qui, sortant de la route commune,
Par leurs divins écrits ont fait notre fortune.

DUVAL.

A bon marché, ma foi, c'est savoir s'acquitter.

VALROSE.

D'accord; mais convenez que ça doit bien flatter,
Ravir les héritiers d'un écrivain illustre!
Et que jusques sur eux cela jette un beau lustre!
A leur place, moi, vrai, j'en serais enchanté!
Mais vous figurez-vous la contrariété
Que j'éprouve aujourd'hui!... la pièce est affichée,
Le succès est certain, et la foule alléchée
Déjà s'apprête!... Eh bien! mon cher monsieur Duval,
L'acteur qui doit jouer le rôle principal
Est malade; à l'instant, il vient de me le rendre.

DUVAL.

Votre embarras, Monsieur, est facile à comprendre.

VALROSE.

Nul autre par malheur ne peut le remplacer;
D'ailleurs, il est trop tard, il n'y faut plus penser;
A moins que le hasard, qui parfois nous assiste,
Ne me fasse trouver un véritable artiste,
Un acteur consommé, profond, intelligent...

DUVAL.

Et cela coûte cher; on regarde à l'argent!

VALROSE.

Hélas! malgré l'orgueil que la province étale,
La France tout entière est dans la capitale!
Et son peuple est pour nous un seigneur exigeant,
A qui nous fournissons un rude contingent!
Il ne nous laisse rien : le savoir, le génie,
Les produits de nos arts et de notre industrie,
Disparaissent en bloc, pêle-mêle engloutis,
Dans ce gouffre sans fond que l'on nomme Paris!...
Voulons-nous des acteurs? il faut avec courage
Supporter les ennuis de leur apprentissage;
Bref, nous les décrassons : chez nous fêtés, choyés,
Ils partent, lorsqu'à peine ils sont débarbouillés!
Sitôt que dans nos murs un talent vient d'éclore
Paris, s'il l'aperçoit l'emporte et le dévore!
Ce géant affamé, pour assouvir son goût,
Sur nous étend ses bras et fait rafle de tout!...
Et le parterre ici veut qu'on le traite en prince!
Ah! le public maudit qu'un public de province!
Il couronne, applaudit des gens qu'il voit passer,
Et siffle ensuite ceux qu'on daigne nous laisser!
Il lui faut des ténors d'un organe robuste,
Qui sentent la mesure et chantent toujours juste!
A la scène oubliant que tout est fiction,
Il ne sait nullement se faire illusion;
Se raille des défauts qu'avec lui l'âge amène,
Ne veut plus d'amoureux passé la cinquantaine,
On rit insolemment d'une ingénuité
Qui touche de trop près à la maternité!...
Pour tout vous dire, enfin, la chose en est venue
Au point que ce public, si cela continue,
Ira jusqu'à vouloir des artistes parfaits,
Qui possèdent une âme et qui parlent français!...
Exposant le théâtre aux plus fâcheux désastres,
Son œil d'aigle n'y veut contempler que des astres?
Et la lunette en main, il faut, nouvel Herschell,
Lui trouver des Talma, des Mars et des Rachel!...

DUVAL.

C'est trop d'ambition, et l'exigeance est grande.

VALROSE.

Absurde! c'est le mot!... et, je vous le demande,
En une heure, où trouver l'homme dont j'ai besoin?

DUVAL.

Hum! vous serez peut-être obligé d'aller loin!

VALROSE (*à part*).

Il ne me comprend pas, ou fait la sourde oreille!
(*Haut*)
Eh! mais... attendez donc!... parbleu! c'est à merveille!
Vous avez exercé l'état de comédien?
Et si pour m'obliger..,

DUVAL.

Je ne comprends pas bien.

VALROSE.

Par égard pour sa fille, ou bien pour m'être utile,
Voulez-vous vous charger du rôle de Granville?

DUVAL.

Avez-vous bien pesé la proposition?
Comment! moi, prendre part à cette ovation!...

VALROSE.

Vous fûtes son ami?

DUVAL.

Mais.. c'est incontestable!
Par cette raison même il est peu convenable...

VALROSE.

Eh! mon pauvre Monsieur, d'où diable venez-vous!

Digitized by Google

C'est ainsi que toujours cela se fait chez nous!
Il faut, pour l'ignorer, être des plus novices!
Entre amis on se rend de ces petits services;
Vous faites aujourd'hui l'éloge du voisin :
A son tour il fera votre éloge demain;
Du public maintenant la paresse est extrême,
Et qui veut de l'encens doit s'en donner lui-même!
Du procédé d'ailleurs, qui donc sera blessé?
Il est de votre part fort désintéressé;
Car vous chargeant ici de l'éloge d'un autre,
A coup sûr celui-là ne fera pas le vôtre!
Eh! bien! Monsieur, voyons; êtes-vous convaincu?
Songez que le temps presse et qu'un moment perdu...

DUVAL.

Oh! j'ai de la mémoire et la tâche est facile!
Et puis n'oubliez pas que j'ai connu Granville;
Je me souviens de lui comme s'il était là;
Pour le bien imiter c'est un grand point déjà.

VALROSE.

Certes!

DUVAL.

J'aurai sa voix, ses gestes, son visage,
Et ceux qui l'ont connu s'y tromperont, je gage.

VALROSE.

Ainsi vous consentez ?

DUVAL.

Il le faut bien.

VALROSE.

Vraiment !

DUVAL.

De mon zèle avez-vous pu douter un moment!

VALROSE.

Que d'obligations!

DUVAL.

Mon cher Monsieur Valrose!
Est-ce que l'on vous peut refuser quelque chose!

VALROSE.

Ah! nous sommes sauvés! vivat !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ERNEST, *tenant une lettre*.

ERNEST, *à Duval.*

Monsieur, voici
La lettre en question, et je pars.

DUVAL.

Ah ! merci,
Jeune homme! un pareil trait à mes yeux vous honore,
Et pour vous mon estime en est plus grande encore!
Je suis content.

(*Il déchire la lettre*).

ERNEST.

O ciel!

* Valrose, Ernest, Duval.

DUVAL.

Chaque jour désormais
Vous pourrez venir voir Sophie!... A vos projets
Je ne m'oppose plus.

ERNEST.

Vous me rendez la vie!
Mais à son tour, Monsieur, pensez-vous que Sophie ..

DUVAL (*souriant.*)

Près d'elle avec ardeur je veux vous protéger!...
De résolution un père peut changer
Qui sait! le vôtre... mais une affaire m'appelle,
Je vous laisse...

(*Il se dirige vers le fond.*)

VALROSE (*le suivant.* *)

Bon! bon! j'admire votre zèle!
De votre rôle, alors, vous allez à l'instant....
Faites de votre mieux; tâchez qu'on soit content !

DUVAL.

Oui, Monsieur; mais sur moi quelque espoir que l'on fonde...
(*avec intention*)
Je ne me flatte pas de plaire à tout le monde!

VALROSE.

Laissez donc! au surplus, de l'à-plomb, du sang-froid!
Quand on fait ce qu'on peut, on fait ce que l'on doit.

DUVAL (*s'en allant*).

C'est aussi mon avis.

(*Valrose reconduit Duval qui sort par la grille.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté DUVAL.

ERNEST, *pensif, passant à gauche.*

Je n'y peux rien comprendre !
Et d'un doute cruel je n'ose me défendre!

VALROSE (*revenant* **).

Malheureux jeunes gens! l'amour! toujours l'amour!
Eh! morbleu! l'intérêt n'aura-t-il pas son tour!
Vous n'y songez pas même; et l'on ne saurait croire
Combien vos passions nuisent à votre gloire!
Pourquoi d'un nœud terrestre envier les douceurs?
Pour maîtresses déjà vous avez les neufs sœurs!
Qui sait si les liens où votre esprit s'enchaîne,
De sublimes travaux ne privent pas la scène!

ERNEST.

Le feu des passions ne nuit pas au talent;
Des beaux-arts, au contraire, il est le stimulant;
Ce n'est pas de ce feu la puissance infinie
Qui mine et lentement tue enfin le génie!
C'est dans son noble essor de se voir entravé,
Ce sont tous les dégoûts dont il est abreuvé!...
C'est l'ignorance, hélas! quand elle ose prétendre

* Valrose, Duval, Ernest.
** Ernest, Valrose.

Digitized by Google

A juger ses travaux qu'elle ne peut comprendre!
Qui le méconnaissant, dans la foule perdu,
Le condamne souvent sans l'avoir entendu!
C'est l'intrigue... ou plutôt, c'est la lâche impuissance.
Qui l'étreint doucement l'enchaîne à sa naissance!..
L'enfant, s'il eût trouvé quelque toit protecteur,
Eût grandi!... mais, ainsi que le divin auteur
Dit en créant les flots, dont l'ardeur vagabonde
Menaçait d'inonder et d'envahir le monde,
D'arrêter le génie, elle, prenant le soin,
Lui dit, en l'étouffant : tu n'iras pas plus loin!..

VALROSE.

Pour tout exagérer je vous trouve admirable!
Vraiment, vous êtes bien de la race irritable !

ERNEST.

Eh! ne savez-vous pas d'où vient tout mon courroux!
N'ai-je donc pas moi-même à me plaindre de vous?
Combien mon amour-propre a-t-il subi d'outrages!
Vous avez accepté plusieurs de mes ouvrages,
Qui maintenant âgés de quatre ans accomplis,
Vivants, parmi les morts d'avance ensevelis,
Long-temps y dormiront dans une paix profonde,
Et seront déjà vieux quand ils viendront au monde!

VALROSE.

Mon Dieu! vous vous plaignez! vous êtes riche!

ERNEST.

Eh quoi!
N'est-il pas des auteurs plus à plaindre que moi?
Et dont l'âme n'est pas seulement consumée
De cette ardente soif d'honneurs, de renommée!
Qui d'un autre bonheur se montrent soucieux,
Et que de saints devoirs rendent ambitieux!
J'eus un ami, Monsieur, un ami de collége,
Qui de naître opulent n'eut pas le privilége;
Poëte, il promettait d'être un jour sans rivaux!
Mais bientôt épuisée en stériles travaux,
Cette âme, du malheur ne pouvant fuir l'atteinte,
Dans les tourments, les pleurs, les veilles s'est éteinte!
Et quel mobile avait cette sublime ardeur?
La vertu!... son génie était le cri du cœur!
L'amour le plus touchant nourrissait sa chimère,
Et sa muse chérie.. eh bien!... c'était sa mère!

VALROSE.

On peut être parfois injuste à son insu;
Mais chez moi le mérite est toujours bien reçu.

ERNEST.

Oui, votre urbanité d'égards n'est jamais lasse,
Et vous nous promenez avec beaucoup de grâce,
J'en conviens... mais j'oublie... on pourrait m'épier;
De plus d'un surveillant je dois me défier;
De venir en ces lieux on m'a fait la défense,
Et rester plus long-temps serait une imprudence.

VALROSE.

Vous reviendrez?

ERNEST.

Tantôt.

VALROSE

Ne l'oubliez pas

ERNEST.

Non;
Je tiens à diriger la répétition;
Comptez sur moi, vous dis-je.

SCÈNE XI.

VALROSE, *seul.*

(*riant*) En honneur, je l'admire!
Tous ces petits auteurs sont à pouffer de rire!
Si nous les écoutions nous serions condamnés
A jouer chaque jour leurs ouvrages morts-nés,
De préférence à ceux de l'ancien répertoire,
Qui de la France encor sont l'orgueil et la gloire!
Chefs-d'œuvre toujours beaux, parfaits, je le soutien,
Et d'autant plus parfaits... qu'ils ne nous coûtent rien!
Heureusement...

SCÈNE XII.

VALROSE, SOPHIE. (*Elle entre en tenant son rôle qu'elle paraît étudier.*)

VALROSE.

Bravo! bravo! mademoiselle!
Oh! vous réussirez; des moyens et du zèle!..
Courage! et vous aurez un talent sans rival.
A propos, savez-vous que votre ami Duval
Est des nôtres?

SOPHIE.

Comment?

VALROSE.

Notre vieux camarade
Saint-Clair, subitement vient de tomber malade;
Cet accident allait très-fort m'embarrasser;
Mais ce brave Duval veut bien le remplacer.

SOPHIE.

Quel bonheur!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DUVAL.

SOPHIE, *courant à lui**.

Ah! monsieur que vient-on de m'apprendre!
De votre bouche aussi j'ai besoin de l'entendre!
Eh quoi! votre talent sur la scène aujourd'hui
Au mien, si faible encor, va prêter son appui!
C'est vous qui remplirez le rôle de Granville!
Me faire illusion alors sera facile,
Et tout ce que pour lui je dirai de flatteur,
Croyant le voir en vous partira de mon cœur!

* Valrose, Duval, Sophie.

Digitized by Google

DUVAL.

Pauvre enfant! que ne puis-je être pour vous un père!
J'eus une fille, hélas! une fille bien chère,
Quand vous parlez, je crois l'entendre! et comme à vous,
Tout ici me rappelle un souvenir bien doux!

SOPHIE.

Ah! de grâce, éloignons ces pénibles pensées!
Moi, j'ai presque oublié mes souffrances passées,
Et d'un calme nouveau mon cœur paraît jouir
Ma crainte auprès de vous semble s'évanouir;
Votre vue affermit mon inexpérience,
Et maintenant en moi j'ai plus de confiance.

VALROSE, *à Duval.*

Ainsi, vous le voyez, de votre engagement,
J'ai lieu d'être ravi; j'y gagne doublement.

(*Passant près de Sophie* *.)

Votre timidité, ma chère demoiselle,
Me causait, je l'avoue, une frayeur mortelle!...

(*A Duval.*)

Eh! mon Dieu! votre rôle, à propos! dites-moi,
Vous n'y songez donc pas?... vous l'oubliez, je croi!

DUVAL.

Mon rôle! Oh! sur ce point que rien ne vous arrête;
Je ne l'ai pas encor tout-à-fait dans la tête,
Mais à moi fiez-vous...

(*Mettant la main sur son cœur.*)

Il est là!

VALROSE.

Bien! très bien!
Vous êtes, je le vois, un profond comédien!
Le sentiment est tout dans votre art : la mémoire
Pour l'homme de talent n'en est que l'accessoire.
Qui veut au naturel peindre les passions,
Doit puiser dans son cœur ses inspirations.

SCÈNE XIV.

DUVAL, VALROSE, ERNEST, SOPHIE.

ERNEST.

D'accourir près de vous, mes amis, je m'empresse;
Partagez mon espoir, partagez mon ivresse!
Vous me voyez, Sophie, au comble du bonheur.

SOPHIE.

Qu'est-ce donc?

ERNEST.

Vous savez avec quelle rigueur
Mon père, me privant du seul bien que j'envie,
S'opposait à nos nœuds! eh bien! chère Sophie,
Aujourd'hui la nature a repris tous ses droits,
Mon père me pardonne, il approuve mon choix,
Pour notre amour, enfin, un plus beau jour se lève!

* Duval, Valrose, Sophie.

SOPHIE.

Oh! vous avez fait là, monsieur, un bien beau rêve!

(*Duval passe derrière Ernest et va se placer un peu en arrière entre lui et Sophie.*)

ERNEST.

En ma sincérité n'iriez-vous nulle foi!
Le fait est positif... mais, j'en conviens, pour moi
Un tel événement tient presque de la fable,
Et quoique vrai, pourtant, me paraît incroyable!
Par nos gens toutefois, je sais qu'un inconnu,
Aujourd'hui chez mon père en secret est venu,
Et que cet homme, enfin, ou plutôt que cet ange,
Est peut-être l'auteur de ce prodige étrange!

SOPHIE.

Votre père consent... vous seriez mon époux?

(*Regardant Duval qui avance.*)

Et c'est un inconnu?... je n'y perds comme vous.

DUVAL*.

Le secours imprévu que le ciel vous envoie
M'étonne en même temps et me comble de joie,
Mais si l'illusion flatte un peu le tableau,
A quoi bon, mes enfans, déchirer son bandeau!
Vouloir expliquer tout quelquefois n'est pas sage,
Et lorsqu'on est heureux en faut-il davantage?
A qui sait le saisir le bonheur appartient;
Il faut, les yeux fermés, le prendre quand il vient.

SCÈNE XV.

LES MEMES, BORÉE, *un journal à la main* **.

BORÉE, *à part en entrant.*

Oh! la plaisanterie est vraiment impayable!
Maintenant les journaux ont de l'esprit en diable.
Bon, je vois justement notre cher directeur!
Voilà qui va lui faire une belle frayeur,
Nous allons rire!

(*Haut et riant.*)

Eh bien! savez-vous la nouvelle,
Messieurs?

VALROSE.

La nouvelle?

BORÉE.

Oui, la savez-vous?

VALROSE.

Laquelle?

BORÉE.

Parbleu, celle du jour! Je vous la donne en cent.
Ce matin le journal est fort intéressant.

VALROSE.

De quoi s'agit-il donc et que voulez-vous dire?

BORÉE.

Vous ne me croiriez pas; vous-même, veuillez lire...

* Valrose, Ernest, Duval, Sophie.
** Borée, Valrose, Ernest, Duval, Sophie.

Digitized by Google

(*Donnant le journal à Valrose, et indiquant du doigt l'article.*)

Ici.

VALROSE, *lisant.*

« Une lettre de Marseille annonce que M. Gran-
» ville, auteur dramatique, que l'on croyait mort de-
» puis vingt ans, vient d'arriver dans cette ville. »

SOPHIE.

Que dites-vous? ai-je bien entendu?

VALROSE, *avec humeur.*

Morbleu! c'est imprimé; je dis ce que j'ai vu!..

(*A lui-même, avec agitation*)

Journalistes maudits! ô détestable engeance!
Quand de vous pendre tous comprendra-on l'urgence!

BORÉE.

Ce sont gens, selon moi, très-adroits, très subtils;
Ah! les coquins! sont-ils farceurs! Dieu, le sont-ils!

VALROSE.

Vils frelons! on devrait vous livrer tous aux flammes,
Sur un bûcher formé de vos feuilles infâmes!

BORÉE.

Vous vous fâchez! pourquoi? l'article est amusant.

VALROSE.

Et qu'y voyez-vous donc, monsieur, de si plaisant?

BORÉE.

Je vois qu'à vos dépens le malin journaliste
Des nouvelles du jour égaie ainsi la liste,
Et dans sa barbe rit de la peur qu'il vous fait.
Vous ne trouvez pas ça drôle! c'est qu'en effet,
Si notre homme arrivait un jour du sombre empire,
Tout le monde, je crois, n'aurait pas lieu d'en rire;
N'est-ce pas? Vous, d'abord; vous qui, non sans raison,
Sur parole l'ayant cru défunt tout de bon,
Depuis dix ans bientôt vous seriez fait la niche
De placer chaque jour son nom sur votre affiche.
Sans doute il est bien mort... mais lorsque son seul nom
Vous glace de frayeur, Dieu! que serait-ce donc,
Si par la ville, un jour, réalisant l'augure,
Vous alliez tout à coup rencontrer sa figure!

VALROSE.

Laissez donc!

DUVAL.

J'avais lu cet article,

BORÉE.

Vraiment!

SOPHIE.

Vous l'aviez lu, monsieur, et jusqu'à ce moment...

DUVAL.

N'ayant dans la nouvelle aucune confiance,
Devais-je vous flatter d'une vaine espérance!

(*Passant devant Ernest et se plaçant entre lui et Valrose**.)

Je crois comme monsieur qu'un rédacteur malin
A voulu s'amuser,

VALROSE.

Pensez-vous?

DUVAL.

C'est certain.

SOPHIE.

Hélas!

VALROSE, *à part.*

Que Dieu le veuille!

DUVAL.

On sait que les gazettes
De leur nature sont bavardes, indiscrètes;
Je les connais, aussi leurs articles pour moi
Ne sont pas tout-à-fait des articles de foi.

BORÉE.

La chose est cependant possible au bout du compte;
Et s'il n'a pas été prouvé...

VALROSE.

Bah! c'est un conte!

BORÉE.

Un conte, soit; mais moi j'aurais mille raisons
Pour prouver le contraire... Et tenez, supposons...
On cingle en amateur, soit vers la Laponie,
Le Japon, le Mexique, ou la Californie,
N'importe... Un ouragan survient, avec ardeur
On lutte, et par les vents battus... Crac... serviteur!..
On chavire à la fin! mais si l'on est alerte,
Et si l'on trouve à point la moindre île déserte,
On s'y cramponne, alors! on reste vingt ans là,
Puis on tombe du ciel un beau jour... et voilà!

VALROSE, *agité.*

Taisez-vous... Après tout, sur moi qu'on se repose;
Morbleu! je saurai bien au clair tirer la chose.
Je veux sans plus tarder confondre l'imposteur,
Et je vais du journal trouver le rédacteur.

(*Fausse sortie. — Revenant se placer entre Ernest et Duval***.)

Mais sans perdre un instant, vous, pendant mon absence,
De vos rôles, ensemble, occupez-vous d'avance;
Je reviendrai sitôt que j'aurai pu savoir...
Ah! ah! nous allons voir, morbleu! nous allons voir!!

(*Il sort en colère.*)

SCÈNE XVI.

BORÉE, ERNEST, DUVAL, SOPHIE.

ERNEST, *à Borée.*

J'admire le sang-froid de votre persiflage.

* Borée, Valrose, Duval, Ernest, Sophie.
** Borée, Duval, Valrose, Ernest, Sophie.

Digitized by Google

BORÉE.

Avez-vous vu soudain s'allonger son visage!
C'est qu'il est devenu blême à faire pitié,
Et semblait, sans mentir, amaigri de moitié!
Le pauvre homme à présent, s'effrayant d'un atôme,
Va croire à chaque pas rencontrer son fantôme!
De trembler, cependant, à coup sûr il a tort.
Granville est mort... bien mort... on ne peut pas plus mort!

DUVAL.

Alors, s'il revenait, vous crîriez au prodige!

BORÉE.

Il ne reviendra pas, et j'en réponds, vous dis-je!

DUVAL.

Moi, je ne l'oserais... tant de faits surprenans...

BORÉE.

Que sait-on! monsieur, croit peut-être aux revenans?

DUVAL.

Un peu, mon cher monsieur; faut-il que je m'en cache!

BORÉE, *à part.*

O digne père noble!... ô ganache! ganache!

(*Haut.*)

On prétend qu'il ne faut jamais jurer de rien;
Pourtant, je jurerais et je gagerais bien...

DUVAL, *tendant la main à Borée.*

Vingt-cinq louis.

BORÉE, *hésitant.*

Eh mais...

DUVAL.

Si la chose était sûre,
Proposerais-je donc une telle gageure!
J'ignore comme vous... je me risque, on verra.

BORÉE, *frappant dans la main de Duval.*

Va pour vingt-cinq louis.

(*A part.*)

Et patra qui pourra.

(*Haut.*)

Si Granville, en effet, n'a pas quitté la terre,
Il faut en convenir, c'est un rusé compère.
Quoi! tromper tous les yeux, et faire ainsi le mort
Pendant près de vingt ans! le tour est un peu fort!
Mais fût-il endiablé, c'est assez long-temps feindre;
S'il ne veut pas parler, on saura l'y contraindre,
Lui faire décliner sa qualité, son nom,
Et dire franchement s'il est vivant ou non.

ERNEST.

On peut facilement éclaircir ce mystère,
Et Valrose...

BORÉE.

Oh! le coup est porté... laissez faire,
Il s'en ressentira long-temps, je le prédis;
Nous rirons! nous rirons! c'est moi qui vous le dis.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

DUVAL, ERNEST, SOPHIE.

DUVAL.

Le cher homme, je crois, se plaît dans le scandale,
Et de tous ces tracas aime assez le dédale!...
Laissons l'un s'alarmer, l'autre se divertir,
Et songeons aux devoirs qu'il nous reste à remplir.

(*A Ernest.*)

De vos vœux maintenant l'ardeur est bien permise,
Quand monsieur de Selmar lui-même l'autorise;
Puisse-il, en comblant un espoir si flatteur,
De cette chère enfant assurer le bonheur!
Mais vous n'ignorez pas l'acte souscrit par elle,
Et malgré tout il faut qu'elle y reste fidèle;
Faites-la répéter... vous êtes tous les deux
Dans l'âge qui convient aux rôles d'amoureux.
C'en est un non moins doux qu'à mon âge on préfère,
Et je vais m'occuper de mon rôle de père.

(*Il entre dans le pavillon reconduit par Ernest et Sophie.*)

SCÈNE XVIII.

ERNEST, SOPHIE. (*Ils redescendent la scène.*)

SOPHIE.

Vous allez de faiblesse accuser mon esprit,
Ernest, mais du journal cet étrange récit
Avait rempli mon cœur d'une joie inconnue,
Et je m'en sens encor malgré moi tout émue.

ERNEST.

Sur cet événement que rien n'a constaté,
Quelque doute, en effet, bien long-temps est resté;
Mais vingt ans écoulés, de cette mort cruelle,
Ont assez confirmé la funeste nouvelle;
Ne nous berçons donc pas de songes dangereux,
Quand la réalité peut suffire à nos vœux.

SOPHIE.

A nos vœux!.. Il se peut qu'elle suffise aux vôtres,
Si dans le fond du cœur vous n'en formez pas d'autres
Que d'être aimé pour vous... Mais moi, doit-je oublier
Tout ce que votre amour va me sacrifier;
Que vous pouviez, formant une riche alliance,
Loin de la partager doubler votre opulence;
Que plus ambitieux vous deviez quelque jour,
Arriver aux honneurs et briller à la cour!
Et peut-on renoncer dans le rang où vous êtes,
Aux fastueux plaisirs, aux somptueuses fêtes!
Voilà de l'orpheline en devenant l'époux,
Tout ce que vous perdez, monsieur! y songez-vous?
Un autre hymen offrait à votre âme ravie
Tous les biens à la fois! et la pauvre Sophie,
A qui vous immolez ce brillant avenir,
Excepté son amour n'a rien à vous offrir!

Digitized by Google

ERNEST.

Les beautés du grand monde ont sur moi peu d'empire,
Et nul éclat trompeur ne saurait me séduire.
Esprit vif et cœur froid, clinquant, dehors trompeurs,
Mille épines souvent pour prix de quelques fleurs!
Discours étudiés, orgueil, humeur altière,
Voilà ce que m'offrait mainte riche héritière!
Douce simplicité, modestie et candeur,
Amour pur, âme aimante et langage du cœur,
Les grâces, les vertus, dont l'heureux assemblage,
Vous rend du créateur le plus parfait ouvrage;
Tout ce qui peut donner le bonheur en un mot,
De celle qui n'a rien voilà quelle est la dot.

SOPHIE, *faisant un signe à Ernest.*

Voici monsieur Valrose...

SCÈNE XIX.

LES MEMES, VALROSE, BORÉE.

SOPHIE, *allant au-devant de Valrose.*

Eh bien, quelle nouvelle?
Qu'avez-vous appris*?

VALROSE.

Rien, ma chère demoiselle;
Mon homme était absent et pour jusqu'à ce soir,
Ainsi nous ne pouvons aujourd'hui rien savoir.
C'est comme un fait exprès, contre nous tout conspire.

BORÉE.

C'est fâcheux, très fâcheux.

(*Bas à Ernest.*)

Car enfin faut-il rire?
Ou ne le faut-il pas?

SCÈNE XX.

LES MEMES, DUVAL, GERTRUDE, *sortant du pavillon.*

GERTRUDE, *en entrant, bas à Duval.*

Eh bien, monsieur, vraiment,
J'en avais eu déjà comme un pressentiment.

BORÉE, *allant au devant de Duval* **.

Rien encor de nouveau.

DUVAL.

Bah!

BORÉE.

Rien, je vous le jure.
J'ignore qui de nous a perdu la gageure,
Mais n'importe, je crois que vous pouvez déjà
Tenir l'argent tout prêt.

* Borée, Ernest, Valrose, Sophie.

** Ernest, Valrose, Borée, Duval, Gertrude, Sophie.

VALROSE.

Voyons, laissons cela,
Messieurs, et maintenant songeons à notre affaire.
Nous ferons au théâtre, ainsi qu'à l'ordinaire,
La répétition générale à midi;
Mais pour monsieur Duval, en attendant, ici,
Occupons-nous un peu de la scène où Granville,
Au dénoûment, marie et dote sa pupille.

ERNEST.

Réglons la scène ainsi: monsieur au premier plan...

(*Il amène Duval sur le devant.*)

Mademoiselle au fond...

(*Il prend Sophie par la main et la conduit dans le fond.*)

Pourquoi cet air tremblant!
Que vous êtes ému!... un peu plus d'assurance,
Calmez-vous *!..

BORÉE.

A quoi bon? au contraire! je pense
Que cette émotion... ce trouble... c'est très-bien!
Si vous pouviez pleurer ça ne gâterait rien;
Tâchez.

ERNEST.

De vos avis, monsieur, on n'a que faire,
Soufflez, et que chacun reste ici dans sa sphère.

BORÉE.

Ah!

VALROSE, *à Borée.*

Paix!

BORÉE, *criant très-haut.*

Place au théâtre!

(*Valrose et Ernest s'asseyent à gauche; Gertrude et Borée, qui tient le manuscrit, se placent de l'autre côté.—Moment de silence.*)

VALROSE.

Eh bien! qu'attendons-nous?

DUVAL.

Je suis prêt.

VALROSE.

En ce cas, dépêchons.

BORÉE (*à Sophie*).

C'est à vous.

SOPHIE (*s'avançant vers Duval*).

« Ah! Monsieur, permettez que la pauvre Céline...
» Vous avez pris pitié d'une faible orpheline!
» Et grâce à vos bienfaits, à vos soins généreux...»

(*Nouveau silence.*)

BORÉE.

A vous, papa Duval...

(*Soufflant.*)

« Quand on fait des heureux.»

* Valrose, Ernest, Sophie, Duval, Gertrude, Borée.

Digitized by Google

DUVAL (*après avoir fait signe à Sophie d'approcher*).

Après de longs malheurs, après vingt ans d'absence,
Quel plaisir de revoir le beau ciel de la France!...

(*Étonnement général.*)

BORÉE (*feuilletant le manuscrit*).

Hein? plaît-il? Je n'y suis plus du tout... permettez...
Où diable avez-vous vu cela?.. vous inventez!...

ERNEST.

En effet, ces vers-là ne sont pas dans la pièce.

BORÉE.

Parbleu!...recommençons; voyons, pas de paresse.

DUVAL, (*continuant, à Sophie*).

Mais du sort mon courage a fléchi la rigueur,
Et je peux donc, enfin, te presser sur mon cœur!

BORÉE.

Allons, c'est de plus fort en plus fort!... est-il drôle!
Mais vous n'avez donc pas regardé votre rôle?

DUVAL (*à Borée*).

De quoi vous plaignez-vous? ce qu'au théâtre on dit
Est-il de point en point conforme au manuscrit?

BORÉE.

Mais vous n'en dites pas un seul mot, mon cher maître!
Perdez-vous la raison, je sais lire, peut-être!
Je dois aussi savoir souffler!... et cette fois,
Je suis parfaitement dans ma sphère, je crois!

DUVAL.

Silence, je vous prie! et sans vous mettre en peine,
Veuillez jusques au bout, laisser finir la scène;
Et, j'en suis convaincu, l'auteur, au dénoûment,
Lui-même approuvera ce petit changement.

ERNEST (*à part*).

Quel soupçon!

SOPHIE (*de même*).

Quel espoir, mon Dieu!

VALROSE (*de même*).

Que signifie..

ERNEST (*à Duval*).

Continuez, Monsieur!...

(*Bas à Sophie.*)

Courage, ma sophie!...

BORÉE.

Puisque tous mes efforts sont ici superflus,
Confondez, brouillez tout, je ne m'en mêle plus.

(*Il roule le manuscrit et le met dans sa poche*).

DUVAL, (*continuant*).

Las de faire des vœux pour un laurier posthume,
Seul espoir de l'auteur qui respecte sa plume;
Qui du parterre seul recherche les faveurs;
Et n'a pour l'appuyer prôneurs ni protecteurs;
Brisant les attributs d'un art que j'idolâtre,
Un jour je me suis dit: renonçons au théâtre!
Les flots de cette mer pour le nocher tremblant,
Sont plus semés d'écueils que ceux de l'Océan!
De gloire bannissons toute idée importune,
Et vers le Nouveau-Monde allons chercher fortune!
Je dois de mes enfants assurer le bonheur...
Oui, c'est un parti pris: je me fais armateur!...
Hélas! j'avais compté sans les destins contraires!
Ce n'est pas qu'à Paris qu'on trouve des corsaires!
Et par les Africains pillé, chargé de fers,
Je suis traîné captif au milieu des déserts!...

VALROSE, (*se levant ainsi que les autres*).

Que dit-il!...

BORÉE.

Quoi! serait-ce?...

SOPHIE.

A peine je respire!..

VALROSE (*à Duval*).

Est-ce un rôle, Monsieur? ou bien...

BORÉE.

Nous allons rire!

SOPHIE.

De grâce, dissipez ou comblez notre espoir!

ERNEST.

Que devons-nous penser?

DUVAL.

Vous allez le savoir...

(*Continuant.*)

Mais auprès d'une épine on rencontre une rose,
Et malheur comme on dit, est bon à quelque chose!
Nul en ce jour fatal n'ayant connu mon sort,
Tous les journaux soudain annoncèrent ma mort;
Dès lors, à mes succès personne ne s'oppose;
Amis comme ennemis font mon apothéose!
Au talent qui succombe on élève un autel,
Et ce n'est quen mourant qu'on devient immortel!...
Mais c'est après dix ans, surtout, que mes ouvrages
De tous les directeurs obtiennent les suffrages!
Ils sont parfaits, divins! rien n'égale leur prix!
Car alors, chacun peut s'en emparer gratis...

(*A Valrose.*)

Vous fûtes des premiers, Monsieur! que vous en semble!
Il est bien tems, je crois, que nous comptions ensemble?

(*Lui présentant des papiers.*)

Mes titres sont signés par les meilleurs garants...

(*A Ernest.*)

Ma fille aura pour dot quatre cent mille francs!
Sèche tes pleurs, Sophie, et que ton cœur espère...
Mais viens donc, mon enfant! viens embrasser ton père!

SOPHIE (*se jetant dans ses bras*).

Mon père!

GRANVILLE.

Chère enfant!

* Valrose, Ernest, Duval, Sophie, Gertrude, Borée.

Digitized by Google

ERNEST.

C'est lui !

VALROSE.

Je suis perdu !

SOPHIE.

Mon cœur depuis long-temps vous avait reconnu !

GRANVILLE (*à Valrose*).

De votre effroi, Monsieur, la raison se devine;
Mais je ne prétends pas causer votre ruine,
Calmez-vous ; dans mon bien si vous avez puisé,
Par vous c'est un terrain qui fut fertilisé;
Bien peu de directeurs le laissèrent en friche :
Si j'usais de mes droits je serais par trop riche;
Sans procès entre nous tout se terminera.

VALROSE.

Ah ! je vous reconnais, Monsieur, à ce trait-là !

ERNEST (*à Duval*).

Mais, Monsieur, c'est donc vous...

GRANVILLE.

Oui, j'ai vu votre père;
Sophie est riche aussi, voilà tout le mystère ;
A vos vœux, mes enfans, rien ne s'oppose plus !...
(*A Borée.*)
Quant aux vingt-cinq louis que vous avez perdus...

BORÉE.

Bah ! laissez-donc ! c'était une plaisanterie,
N'est-ce pas ? à coup sûr est-ce que l'on parie !..
Ma foi, de cette terre on fait bien de partir,
Lorsqu'avec la fortune on y peut revenir !
En dormant bien des gens l'attrapent à la ronde ;
Vous, vous l'avez été chercher dans l'autre monde !
C'est donc en certain cas un grand bien d'être mort,
Et l'on ne dira plus que les absents ont tort.

FIN DU POÈTE.

Avis à messieurs les Directeurs des départemens.

Cette pièce a été représentée au second théâtre français telle qu'elle est imprimée, et elle y a obtenu un succès complet ; mais, si dans les villes de province où elle sera jouée, le public paraissait trouver quelques longueurs dans les premières scènes, on pourrait, à la rigueur, faire les coupures suivantes :

SCÈNE PREMIÈRE.

Après ces vers :

Oui vraiment !
Je sais fort bien que c'est-là votre sentiment,
Vous avez si bon cœur !

En rester là et sauter immédiatement à la tirade qui commence ainsi (en substituant seulement le mot : mais, au mot : eh !) :

Mais puis-je être contente,
Moi, de votre maison, ancienne gouvernante, etc.

SCENE II.

Dans la tirade de Gertrude où se trouvent ces deux vers :

Qui ne demandent rien pour leur pièce ou leur livre,
Attendu qu'il n'ont plus besoin de ça pour vivre.

En rester là et sauter à celle qui commence par ces deux vers :

Nous préserve le ciel d'un secours si fatal !
Le remède, vraiment, serait pis que le mal !

Que l'on supprimera ainsi que les quatre qui suivent, et que l'on remplacera par ces deux-ci :

Mais revenons au fait : monsieur Ernest, un jour,
A ses nobles parens confia son amour.

IMPRIMERIE DE Mme DE LACOMBE,
Rue d'Enghien, 12.

Digitized by Google